

Mémoire d'elles [Yvette Z'Graggen]

Autor(en): **Z'Graggen, Yvette / Prélaz, Catherine**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **30 (2000)**

Heft 2

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Yvette Z'Graggen: la mémoire des femmes

Une écriture sincère et courageuse vaut à Yvette Z'Graggen l'estime d'un large public. Avec *Mémoire d'elles*, elle nous offre son récit le plus intime.

Depuis un premier roman, *La vie attendait*, en 1944, Yvette Z'Graggen est entrée en écriture. Une quinzaine de récits, où l'autobiographie et l'imagination trouvent leur part, constituent aujourd'hui une œuvre littéraire reconnue. Cette femme qui a traversé le siècle en combative aura su témoigner de périodes sombres de notre histoire, mais aussi des rêves liés à la jeunesse, de la volonté de ses semblables éprises d'indépendance.

Cette année, elle aura quatre fois vingt ans, et c'est sur le passé de sa famille qu'elle a choisi de se retour-

ner, en publiant récemment *Mémoire d'elles*. Elles, ce sont sa grand-mère et sa mère. De la première, elle ne savait presque rien. Pour revivre sa vie, elle a pris la plume en se glissant dans sa peau. Cette incarnation nous vaut un récit magnifique de sensibilité, profondément intime, une histoire des femmes, en quelque sorte.

– **Ce récit qui fait revivre Jeanne, votre grand-mère maternelle, le portiez-vous en vous depuis longtemps?**

– Les deux lettres d'elles reproduites au début du livre, datées de 1915 et de 1916, je les ai retrouvées dans les affaires de ma mère, il y a trois ans. Depuis lors, Jeanne s'est peu à peu imposée à moi. Je voulais comprendre ce qu'elle avait enduré, de quelle maladie elle souffrait. Ne le sachant pas, j'avais de la peine à en parler, jusqu'au moment où m'est venue l'idée de prendre son identité. Sous ma plume, c'est elle qui fait le récit des dernières années de sa vie.

– **N'était-ce pas une lourde responsabilité que d'imaginer ainsi sa vie?**

– Le plus étonnant, c'est qu'à travers elle, je parlais de ma propre mère, Lisi, comme s'il s'agissait de ma fille. Mais le récit est très romancé, à partir du peu d'éléments dont je disposais au sujet de Jeanne. Celle-ci est un peu pour moi un personnage de roman. Je me suis autorisé de grandes

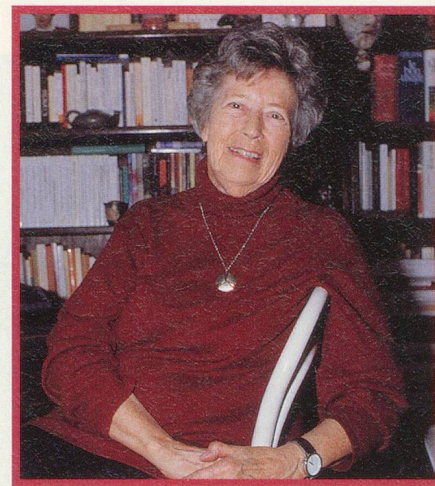


Photo Alain Gavillet

libertés, en essayant de raconter la vie des jeunes femmes de la bourgeoisie de cette époque, au tout début du siècle. Leur quotidien était un peu vide, inutile, avec de longues journées devant soi qu'il fallait trouver comment occuper. Je pense que ma grand-mère aimait follement son mari Ludwig, et une jalousie violente, insupportable pour son entourage, aura peut-être été la cause de sa maladie.

– **Cet amour fou faisait-il d'elle, à son époque, quelqu'un d'assez exceptionnel?**

– Je le pense, oui. On faisait plutôt des mariages de convenance. Or, Jeanne épouse un étranger, qui renonce à retourner s'installer à Vienne, parce qu'elle ne le veut pas. C'est déjà assez insolite. Elle l'épouse par amour, un amour apparemment réciproque, mais qui se heurtera aux aléas de la vie quotidienne. Et lorsque naît une petite fille, Lisi, ma propre mère, on peut imaginer que Jeanne l'a ressentie un peu comme une rivale.

– **Votre mère vous parlait-elle de Jeanne?**

– Assez peu. Elle parlait plus volontiers de son père, auquel elle était extrêmement attachée. De sa mère, de ses accès de violence, elle avait gardé une peur remontant à l'enfance. Mais en lisant les lettres de Jeanne, j'ai découvert une femme très différente de celle dont me parlait ma mère. Une femme très sensible, malheureuse, une image qui coïncidait davantage avec ce que j'avais instinctivement senti petite fille. J'ai un souvenir très précis de ma grand-mère, alors que j'avais quatre ans.



Jeanne et la petite Lisi posant pour Fred Boissonnas

– **Qu'est-ce que ce récit très intime vous a apporté ?**

– Je suis très touchée d'avoir redécouvert, très librement, cette grand-mère Jeanne. Mais ce qui m'a profondément émue, c'est d'avoir pu raconter la mort de ma mère, il y a dix ans. J'ai le sentiment d'avoir refait un processus de deuil, qui m'a donné une certaine sérénité. Ma mère était véritablement ma meilleure amie.

– **Qu'avez-vous hérité de ces deux femmes ?**

– Mon caractère ressemble davantage à celui de ma grand-mère paternelle, que j'ai évoquée dans *Changer l'oubli*. Mais je me dis aussi que j'aurais pu être comme Jeanne, si j'étais née cinquante ans plus tôt. Sans études, sans métier, sans l'écriture, et follement amoureuse... on devait vite côtoyer des abîmes.

– **Avez-vous fait partie de cette première génération de femmes qui eurent l'opportunité de vivre autrement ?**

– Oui, c'est là qu'il y eut la césure. Ma mère avait suivi l'école de manière fantaisiste, elle ne savait rien faire, et n'a jamais pensé qu'elle pourrait se mettre à travailler. C'était à ses yeux un monde inquiétant, et elle doutait profondément d'elle-même. Bien sûr, des femmes ont fait des choses fantastiques beaucoup plus tôt, mais cette génération, née autour de 1920, fut la première à envisager la vie professionnelle comme faisant partie de la vie d'une femme.

– **Aujourd'hui encore, les femmes se débattent avec la difficulté de tout concilier : famille, couple, carrière. Viviez-vous déjà cette situation ?**

– Le travail était pour moi ce qui comptait en priorité, avec le désir d'écrire. Je ne voulais pas me marier jeune. Tout en étant secrétaire, j'ai écrit mes deux premiers livres. Puis mes débuts à la radio, avec des horaires très libres, m'ont laissé du temps pour la création. Je me suis alors mariée, à 33 ans. Ma fille Nathalie est née dix ans plus tard.

– **Parallèlement à la radio, à la famille, l'écriture est-elle toujours demeurée votre priorité ?**

– Lorsque ma fille était encore petite, je n'avais pas la disponibilité

pour des romans. Mais j'écrivais de nombreuses pièces radiophoniques. A 50 ans, il y eut un tournant dans mon écriture avec *Un temps de colère et d'amour*, un récit autobiographique. Je ressentais le besoin de dire certaines choses plus intimes. En France, des femmes écrivains commençaient à parler en leur nom propre : Françoise Giroud, Benoîte Groult, Annie Leclerc... L'écriture a repris toute sa place lorsque j'ai quitté la radio... et me suis séparée de mon mari. Je prenais possession de cette chose si importante dont parle Virginia Woolf : une chambre à soi.

– **Mémoire d'elles est-il votre livre le plus intime ?**

– Il m'est très intime, assurément, comme l'était déjà *Changer l'oubli*, où je parlais de la famille de mon père. Actuellement, *Mémoire d'elles* est mon préféré. Il m'est d'autant plus difficile de m'en détacher que

l'on me demande d'en parler. Des écoles, des groupes de dames me sollicitent. Je reçois également beaucoup de courrier.

– **La réaction des lecteurs, ces échanges, représentent-ils à vos yeux une forme de reconnaissance de votre œuvre littéraire ?**

– On écrit pour le plaisir de créer, mais aussi par besoin de communiquer. Lorsque cette communication passe, c'est un bonheur. J'apprécie ces contacts, notamment avec les jeunes. On n'écrit jamais pour soi tout seul, il y a un destinataire. Je n'y pense pas en écrivant, sinon cela me paralyserait. Mais ensuite, lorsque le destinataire devient un interlocuteur, c'est très bénéfique, très enrichissant.

Catherine Prélaz

Mémoire d'elles, Yvette Z'Graggen, aux Editions de L'Aire.

LIVRES-TÉMOINS

La vie attendait. Yvette Z'Graggen a 24 ans lorsqu'elle publie ce premier roman, partiellement autobiographique. « Il raconte l'expérience d'une fille très jeune, qui idéalise l'amour et les hommes et découvre la réalité des êtres et de la vie. » Un demi-siècle plus tard, il prend la force d'un document sociologique, que L'Aire a réédité en 1996.

Les années silencieuses. « Il est paru en 1981, pour répondre à cette question : Pourquoi ai-je vécu la guerre sans savoir que l'on refoulait des juifs à la frontière ? J'ai mis en parallèle ce que je vivais alors, ce que les journaux de l'époque disaient, ce que l'on savait, à travers le rapport Ludwig, le rapport Bonjour, et surtout grâce au livre de l'écrivain zurichois Alfred Häsler, *Das Boot ist voll*, traduit en français par *La Suisse, terre d'asile ?* A sa sortie, *Les années silencieuses* fut bien reçu par la presse, mais assez mal par le public, qui n'avait pas envie d'entendre ça. Depuis, il a été réédité plusieurs fois. »

La Punta. L'histoire de ce couple de Genevois s'exilant en Espagne à l'heure de la retraite a connu un

immense succès depuis sa parution en 1992, tant en Suisse romande que dans sa traduction allemande. « Il abordait un problème très particulier. J'ai été étonnée d'un tel succès. » *La Punta* a obtenu le Prix des Auditeurs de la Radio suisse romande.

Matthias Berg et Ciel d'Allemagne. En 1995 et 1996, Yvette Z'Graggen revient sur les années de guerre. « J'étais très jeune à l'époque de la Seconde Guerre mondiale, et cet événement m'a beaucoup marquée. » Deux ouvrages très remarquables, parus au moment où la Suisse se penchait sur son passé.

Yvette Z'Graggen a reçu le Prix Schiller, en 1996, pour l'ensemble de son œuvre. En 1998, elle remportait le Prix Eugène Rambert. Ses livres lui ont valu, dès son deuxième roman, *L'herbe d'octobre*, en 1950, une dizaine de récompenses.

Toute son œuvre est publiée aux Editions de L'Aire. Certains titres ont été réédités dans la collection L'Aire Bleue.